

« ANTIGONE BARBOUILLET »

Comédie de Gérard Bagardie

DISTRIBUTION

Estelle

Madame Dubout de Château-Thierry de Beau manoir de Saint-Agile, dame snob.
Josette, la bonne, glissant insensiblement vers la folie.
La supérieure du couvent.
La secrétaire de Frank Einstein.

Noëlie

La jeune fille (l'élève punk).
Maryline Doublond, attachée de presse du ministre.
La mère en 1968.
La jeune religieuse.

Odile

La mère, Valérie Barbouillet, 57 ans.

Virginie

Antigone, 18 ans, une ado dans toute sa splendeur. Fort tempérament, passionnée.

Alain

Le père, Jacques Barbouillet, ministre de la Culture, 57 ans.

Antoine

Bernard Cassette, patron de presse, homosexuel dont on ne perçoit le côté efféminé que lorsqu'il est sous le coup d'une vive émotion.

Eddie

Monsieur Dubout de Château-Thierry de Beau manoir de Saint-Agile, général à la retraite, déprimé.
Roger Doublond, directeur du cabinet du ministre.
Frank Einstein, le psychiatre.

Gérard

Le directeur de Sainte-Rita.
Andres Serrano, mégalomane, habillé de façon excentrique.

Jordi

Le paparazzi.
Le père en 1968.

Tableau I

Scène 1

Le bureau du directeur d'une « boîte à bac ». Le directeur est assis à sa table, rangeant des papiers. Soudain Antigone ouvre brusquement la porte et se plante devant lui.

LE DIRECTEUR : Ah! Mademoiselle Antigone. Je n'ai qu'un mot à vous dire: « Sortez! »

ANTIGONE : Je n'ai qu'un mot à vous répondre: « Non ! ».

LE DIRECTEUR : Je dois recevoir de nouveaux parents d'élèves! Je vous appellerai sitôt ce rendez-vous fini.

ANTIGONE *après un court temps de réflexion* : Je vous donne dix minutes.

LE DIRECTEUR *la corrigeant* : Je vous donne dix minutes, monsieur le directeur!

ANTIGONE : Monsieur le directeur!

Elle sort, impériale.

Tableau II

Scène 2.

On voit que le directeur est très énervé contre Antigone. Sans transition, il adopte un visage souriant et va à la porte. Entre un couple très BCBG et leur fille genre « punk ».

LE DIRECTEUR : Bonjour monsieur et madame de Château-Thierry... (*Hésitant.*) Dubout du Manoir de Saint....

MONSIEUR : Dubout de Château-Thierry de Beau Manoir de Saint-Agile. Bonjour monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR : Pardon. Entrez donc. Bonjour, jeune-fille.

MADAME : Bonjour. (*A sa fille*) Eh bien, dis bonjour à monsieur le directeur.

LA JEUNE FILLE : Va chier, vieux con!

MADAME *tout sourire* : Excusez-la, elle est timide.

MONSIEUR *se prenant le visage dans les mains* : J'ai honte!

MADAME *à sa fille* : Comment espères-tu avoir un jour ton bac?

LA JEUNE FILLE : En copiant, peut-être. Mais c'est du boulot.

MONSIEUR : J'ai honte!

LE DIRECTEUR : Comment, jeune-fille, vous ne désirez pas obtenir votre baccalauréat?

LA JEUNE FILLE : Non. C'est eux qui veulent.

LE DIRECTEUR : Mais vous voulez leur faire plaisir.

LA JEUNE FILLE : Non. Mais ils me menacent de me déshériter si je ne l'ai pas, alors...

MONSIEUR : J'ai honte! Si vous saviez comme j'ai honte!

LE DIRECTEUR : Il ne faut pas, monsieur Thierry Dubout ... de Manoir de Beau... Château de Saint-Asile.

MONSIEUR : Agile, de Saint-Agile. Pas de Saint-Asile. (*Eclatant en sanglots*) Pas encore!

MADAME : Allons, mon ami, reprenez-vous. N'oubliez pas que vous êtes général. En retraite, mais général.

LA JEUNE FILLE : Ouais, mais la retraite pour un général, c'est la honte! Hi hi!

MONSIEUR : J'ai honte!

LE DIRECTEUR *leur faisant signe de s'asseoir*: Allons allons, tout va s'arranger, monsieur... (*lisant un papier posé sur son bureau*) ... Dubout de Château-Thierry de Beau Manoir de Saint-Agile.

MADAME : Bravo! Je tiens à préciser que notre nom comporte bien deux particules: DE Château Thierry DE Beau manoir. Il s'agit en fait d'un nom composé de deux noms, tous deux nobles. L'un de noblesse de robe, l'autre d'épée. En effet, Les De Beau manoir étaient intendants du Roi. Quant aux « Dubout de Château-Thierry » cela ne signifie pas que nos ancêtres vivaient à l'extrémité du Château, bien sûr. Ah ah ah! Les « Dubout », en un seul mot, De Château-Thierry, étaient une grande famille d'armateurs de Nantes, d'intrépides navigateurs, anoblis pour leurs exploits et ce, dès avant la Révolution.

LA JEUNE FILLE : En vrai, un monsieur « Dubout » s'est acheté un titre de noblesse après s'être fait un max de pognon dans le commerce d'esclaves.

MADAME : Qu'est-ce que tu racontes? Ils étaient dans le commerce du bois d'ébène.

LA JEUNE FILLE *toujours au directeur* : C'était un nom de code. On a même un ancêtre métis né d'un « Dubout » et d'un échantillon femelle de sa cargaison. Mais celui-là, on le cache. Il est dissimulé dans l'arbre généalogique sous les traits d'un singe. (*Elle pousse des cris de singe*).

MONSIEUR : J'ai honte! J'espère, monsieur le directeur, que toutes ces élucubrations que notre fille...

LA JEUNE FILLE : Elucubrations? C'est le mot chic pour dire histoire de cul?

MONSIEUR : J'ai honte!

LE DIRECTEUR : Bien, venons-en à la scolarité de cette charmante jeune fille. Elle est en terminale depuis... (*lisant un dossier*) Ah oui, quand même!

MADAME : Elle a déjà fait quatorze établissements différents.

MONSIEUR : Et elle a redoublé toutes les classes, au moins une fois, depuis la grande section de maternelle. Alors, faites le compte!

LE DIRECTEUR : Mais quel âge a-t-elle?

Madame écrit un chiffre sur un papier qu'elle tend au directeur.

MONSIEUR : J'ai honte!

LE DIRECTEUR : Ah, oui. Il est grand temps qu'elle ait son bac. (*Volant faire de l'humour*) Remarquez, le gouvernement vient de repousser l'âge de la retraite, ah ah! (*Sérieux.*) Mais quand même.

MADAME : Nous comptons sur vous, monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR : Ne craignez rien. Si votre fille y met un peu de bonne volonté, notre établissement fait des miracles. D'ailleurs ne s'appelle-t-il pas : « Lycée Sainte-Rita »? (*Devant l'absence de réactions des parents, elle précise*) Sainte-Rita est la patronne des causes désespérées.

LA JEUNE FILLE : Je ne suis pas désespérée. J'ai un super moral.

MADAME : Monsieur parlait de nous.

LE DIRECTEUR *voulant être aimable à l'adresse des parents* : Oui. Quand à l'optimisme de mademoiselle, il est certainement dû à une très bonne éducation.

LA JEUNE FILLE : Non, c'est dû au crack. Mon dealer ne me file que du premier choix.

MONSIEUR : J'ai honte! Si vous saviez comme j'ai honte!

MADAME *au directeur* : Ne l'écoutez pas, elle vous taquine. Quelles sont les conditions financières?

LE DIRECTEUR *prenant un papier sur lequel il écrira* : Ah! Alors, là, c'est à mon tour de...

MADAME *qui a lu le montant* : Un instant, je vous prie, je voudrais parler en privé à mon mari.

LE DIRECTEUR : Mais c'est bien naturel.

Les parents se mettent à l'écart. Le directeur se plonge dans un dossier. La jeune fille se roule un joint.

LE DIRECTEUR *souriant* : La cigarette est interdite au sein de l'établissement.

LA JEUNE FILLE : C'est pas une cigarette.

LE DIRECTEUR *souriant* : Tant mieux.

LA JEUNE FILLE : Ho là là, ça craint cette boîte!

Elle range son joint et sort une seringue que ne voit pas le directeur plongé dans sa lecture et s'administre une dose.

MADAME : Ca ne va pas du tout, on ne peut pas accepter un montant pareil!

MONSIEUR *lisant à son tour le montant* : Qu'est-ce qu'il a ce montant? Il est très raisonnable. C'est même pas cher.

MADAME : Justement, pas assez. Enfin! De quoi aurait-on l'air devant nos amis? Je t'avais dit qu'il fallait la mettre en Suisse.

MONSIEUR : Qu'est-ce que ça aurait changé la Suisse? La Confédération helvétique offre le bac à tous les jeunes qui passent la frontière?

MADAME : Non, mais vu le cours du franc suisse, ça nous aurait coûté la peau des fesses. Et devant nos amis, ça aurait eu quand même plus de gueule! Alors que là...

MONSIEUR : Alors si maintenant je dois aussi avoir honte de ne pas payer assez cher... La vie m'aura tout fait!

Tableau I
Scène 3.

Un grand bruit. Antigone apparaît, furieuse.

ANTIGONE : Je vous avais donné dix minutes, elles seront écoulées dans... trois secondes... deux... une...

LE DIRECTEUR : Mademoiselle Barbouillet, vous dépassez les bornes!

ANTIGONE : Feu! A moi. Monsieur le directeur, nous sommes le 11 septembre, soit cinq jours après la rentrée, et je peux déjà vous dire que votre établissement est la honte de la République.

LE DIRECTEUR : Il ne s'agit que d'une tradition de l'école rien de plus. Un usage auquel vous feriez bien de vous plier, comme au reste.

ANTIGONE : Une tradition, ce bizutage ignoble? Où la bêtise le dispute à la grossièreté ?

LE DIRECTEUR : Mais de quoi vous plaignez-vous? Vous avez refusé d'y participer!

ANTIGONE : Je ne resterai pas plus longtemps dans un établissement qui se livre à ce genre d'ignominie.

LE DIRECTEUR : Sachez que toutes les grandes écoles ont leur petite fête pour recevoir les nouveaux: Polytechnique, H.E.C., l' E.N.A. qui toutes forment l'élite de la France.

ANTIGONE : Si c'est comme ça que vous formez l'élite d'un pays, il n'y a plus à s'étonner que le monde aille si mal.

LE DIRECTEUR : Votre père lui-même, ministre en exercice, est passé par de tels amusements. Il sera d'ailleurs bien contrarié quand je le mettrai au courant de votre comportement antisocial.

ANTIGONE : Vous ne le mettrez pas au courant.

LE DIRECTEUR : Ah ah! On a peur de se faire gronder par son papa?

ANTIGONE : Parce que c'est moi qui vais le mettre au courant. Et de ce pas. Monsieur, je ne vous salue pas. (*Aux parents*) Monsieur, madame, je ne vous salue pas non plus.

Antigone sort avec une majesté outragée.

LE DIRECTEUR : Vous êtes renvoyée! Vous entendez? Revenez-ici, vous êtes renvoyée!

MADAME : Barbouillet? C'est la fille du ministre Barbouillet?

LE DIRECTEUR : Oui, madame, en personne.

MADAME : Un instant, je vous prie, je voudrais parler en privé à mon mari.

LE DIRECTEUR : C'est bien naturel.

Le directeur, durement éprouvé, sort un calmant d'un tiroir et l'avale.

LA JEUNE FILLE qui l'a vu faire, lui tend une seringue : T'en veux? Ca aussi, ça calme.

LE DIRECTEUR lui arrachant la seringue des mains qu'il jette dans la poubelle : Qu'est-ce que c'est que ça?

LA JEUNE FILLE : Ca va, j'ai pas le SIDA. Pas encore.

LE DIRECTEUR : A Sainte-Rita, on travaille!

LA JEUNE FILLE : Moi, travailler? Quand les poules auront des dents, oui. Ah ah ! Quand les poules auront des crocs!

LE DIRECTEUR *à part* : Celle-là, je ne suis pas près de la prendre.

MADAME *à monsieur* : T'as entendu? La fille d'un ministre! Ca change tout !

MONSIEUR *à part à Madame*: Ca change quoi?

MADAME *à part à Monsieur* : Voyons! Une école qui renvoie la fille d'un ministre! Qu'est-ce qu'il y a de plus chic?

MONSIEUR : Ah?

MADAME au directeur : Nous inscrivons notre fille.

LE DIRECTEUR *sortant de sa prostration* : Ah vous... vous l'inscrivez? Mais si votre fille ne souhaite pas... et comme elle est majeure!

LA JEUNE FILLE *complètement camée* : Si, si, je veux bien. (*En guise d'explication*) Je ne savais pas qu'il y avait un bizutage. (*Au directeur.*) Dites, il y a des sévices sexuels dans votre bizutage?

LE DIRECTEUR : Ce n'est pas au programme... enfin, je ne sais pas!

LA JEUNE FILLE *complètement shootée* : Oh ! Regardez dans la cour, y a plein de poules!

LE DIRECTEUR : Ce sont des pigeons!

LA JEUNE FILLE : Non, non. Ce sont des poules, elles ont des dents! Enormes, de vraies défenses de mammoth! Ca veut dire que je vais finir première de la classe, c'est dingue, !

MONSIEUR *retrouvant sa raideur militaire au directeur* : Bien évidemment, monsieur, vos pensionnaires portent l'uniforme?

LE DIRECTEUR : C'est obligatoire.

LA JEUNE FILLE : Ah ouais, l'uniforme pour un bizutage sado-maso. Cool!

MONSIEUR : J'ai honte!

NOIR

Tableau 2

Scène 1

Nous sommes au domicile des Barbouillet. Monsieur, indiqué "LE PERE", noue sa cravate; madame, indiquée "LA MERE", vérifie les derniers détails de la réception qu'ils s'apprêtent à donner.

LA MERE: Tu mets encore cette affreuse cravate rouge!

LE PERE : Elle n'est pas rouge, elle est... *(Il la regarde)* écarlate.

LA MERE : N'aggrave pas ton cas et va la changer.

LE PERE: Quoi? Elle est très jolie cette cravate. Tu ne vas pas mettre mon goût en doute. Tu oublies que je suis ministre de la Culture.

LA MERE : Et toi, tu oublies que c'est moi qui ai fait les Beaux-Arts. Toi, tu as fait Sciences-Po. Question assortiment des couleurs, ta compétence se situe entre celles du daltonien et de l'aveugle de naissance.

LE PERE: Voudrais-tu insinuer que, question mode, je retarde?

LA MERE : Je dirais simplement que, question mode, tu en es encore à la feuille de vigne. Allez, enlèves-moi ça!

LE PERE : Mais enfin, maintenant que je l'ai nouée!

LA MERE : Ah ben voilà, sois honnête et avoue que tu as la flemme de refaire le noeud au lieu de faire semblant de défendre un choix artistique. Donne-moi ça! *(Elle lui défait sa cravate)* Tu peux faire croire aux journalistes que tu as une sensibilité d'artiste mais pas à ta femme! Je vais t'en chercher une autre.

LE PERE *à l'intention de sa femme sortie* : Dis-donc, Valérie! Je me demande si, en tant que ministre de la Culture, de gauche hein? je ne pourrais pas me passer de cravate. Ca ferait plus branché, non?

LA MERE *du couloir* : Il faudrait changer toute ta garde-robe! Et tu es trop classique pour ça. On aurait toujours l'impression que c'est du laisser-aller de ta part et non une audace d'artiste.

LE PERE : Bon. Et un nœud papillon?

LA MERE : Tu tiens absolument à passer pour un expert-comptable? *(Entrant avec la nouvelle cravate)* Tiens.

LE PERE : Encore du bleu? J'ai l'impression que je ne mets que ça.

LA MERE *lui nouant la cravate* : Mais tu ne mets que ça. Ta seule fantaisie c'est le noir, pour les enterrements.

LE PERE : Remarque, je ne regrette pas de faire un peu classique. Ça fait sérieux, ça rassure. Et comme je ne compte pas rester toute ma vie à la Culture... On n' imagine pas un ministre de la Défense, par exemple, ou de l'Intérieur, avec un nœud papillon.

LA MERE : Voilà un raisonnement politique de premier ordre.

LE PERE : Tu es ironique, là.

LA MERE *souriante* : Je ne me permettrais pas.

LE PERE : Si. Si, tu es ironique!

Elle l'embrasse tendrement sur la joue. Un court temps. Elle arrange les verres posés sur la table basse.

LE PERE : Cela dit pour recevoir Roger et Maryline, je n'ai pas besoin de me mettre sur mon 31. Ils connaissent par coeur ma garde-robe, depuis presque deux ans qu'on travaille ensemble.

LA MERE : Ah ben ça, c'est sûr qu'il ne faut pas deux ans pour la connaître ta garde-robe, en huit jours c'est fait.

LE PERE : Tu es ironique, Valérie. Je t'assure, tu es ironique.

LA MERE : Mais non, c'est une impression.

Un court temps.

LE PERE : Alors tu ne crois pas que je les invite trop, les Doublond ?

LA MERE : Non, je t'ai dit: tous les six mois, c'est bien.

LE PERE : Oui, pour Roger qui est mon chef de cabinet, c'est ce qui se fait; mais Maryline n'étant qu'attachée de presse...

LE MERE : Mais ils sont mari et femme! Tu es bien obligé de les inviter ensemble!

LE PERE : Eh oui!

LA MERE : C'est important d'avoir de bonnes relations avec ses collaborateurs. Il faut savoir être prêt d'eux.

LE PERE : Voilà.

LA MERE : Ils ne vont plus tarder maintenant, je vais dire à Josette de se tenir prête. *(Elle va à l'entrée du couloir)* Josette! Venez vous poster à l'entrée, je vous prie! *(Pas de réponse)* Josette! Josette! Mais enfin, où elle est?

La mère disparaît dans le couloir en appelant.

LE PERE *pensant que sa femme est à portée d'oreille* : Tiens, si je mettais un peu de musique? Ca fait artiste, d'écouter de la musique. Voyons, qu'est-ce que ça peut écouter un ministre de la Culture? La dernière fois, je leur ai mis de l'opéra mais Roger aime vraiment l'opéra, en tout cas il a l'air de s'y connaître, et j'ai failli avoir l'air un petit peu con, après, dans la conversation qu'il a amorcée sur ce sujet.

LA MERE *réapparaissant* : Josette ! C'est incroyable, elle n'est nulle part!

LE PERE : Qui?

LA MERE : Quoi, qui? La bonne, pas le Président de la République!

LE PERE : Oh ben, elle doit être par là...

LA MERE : Quoi par là? J'ai regardé partout. Elle n'est pas dans la maison.

LE PERE : Elle est peut-être sortie.

LA MERE : Mais nos invités vont arriver!

LE PERE : C'est pas grave, tout est prêt.

LA MERE : Tout est prêt! Et qui va servir? Moi, peut-être?

Tableau II

Scène 2

Antigone apparaît, vêtue d'un déguisement de soubrette, le visage noirci.

ANTIGONE *prenant un accent africain* : Non. Moi, madame.

LA MERE : Qu'est-ce que c'est que cette tenue?

LE PERE : C'est Halloween?

ANTIGONE *sans accent* : Non. C'est une manifestation du collectif des "Bonniches en colère". Josette est exploitée dans cette maison. Ca suffit! Tant que ses revendications ne seront pas satisfaites, vous aurez affaire à ce personnel remplaçant. (*Reprenant un accent africain*) Si maintenant Missié Bwana veut bien dire à Négresse quoi doit faire, Négresse fera travail.

LE PERE : Antigone! Tu vas cesser immédiatement cette comédie!

LA MERE : Et d'abord où est Josette?

ANTIGONE *de sa voix normale* : Cosette, pas Josette. (*Reprenant l'accent africain.*) Cosette avoir partie. Cosette trop malheureuse chez Bwana et MistressThénardier.

LA MERE : Elle nous aura tout fait!

ANTIGONE : Mais Cosette avoir brisé ses chaînes d'esclave, oui, oui, oui. Cosette être libre maintenant. (*Elle se met à chanter un Negro spiritual.*) Oh, when the saints...

LA MERE : Antigone, les Doublond vont arriver d'un moment à l'autre!

ANTIGONE : Cosette revenir tout de suite travailler si revendications être satisfaites.

LE PERE : Mais quelles revendications?

ANTIGONE *sortant un papier de sa poche qu'elle lui tend*: Voilà, Bwana, toi lire. Moi y en a savoir un peu écrire. (*Elle se remet à chanter*) Oh, when the saints...

LE PERE *ayant rapidement parcouru le papier* : Mais enfin, c'est ridicule, nous la payons au tarif syndical, nous respectons à la lettre sa convention collective.

ANTIGONE *reprenant sa voix* : Voilà! Voilà votre crime: vous ne faites rien que ce à quoi vous oblige la loi: le minimum. Ah pour lui faire des compliments et tenir de beaux discours de gauche à son sujet devant vos amis, vous n'êtes pas avarés, mais dès qu'il s'agit de mettre la main au portefeuille, il n'y a plus personne! Et c'est soumis à l'impôt sur les grandes fortunes! Exploiteurs!

LE PERE : Bien. Ne nous énervons pas.

LA MERE : Ah non? Et pourquoi pas? (*Se mettant à hurler*) Tu vas immédiatement nous dire ce que tu as encore fait de Josette !

ANTIGONE : Pas le fouet, mistress, pas le fouet! (*Faisant mine d'aller chercher protection auprès du père*) Bwana, si toi y en a laisser fouetter Négresse, toi pas pouvoir vendre elle très cher après.

LA MERE : Jacques, fais quelque chose! Les Doublond vont arriver d'une seconde à l'autre!

LE PERE : Oui.

LE MERE : Pour une fois fais preuve d'un peu d'autorité envers ta fille!

LE PERE : Oui. (*A Antigone*) J'accepte. J'accepte tout.

LA MERE : Ah! Eh bien dis donc, quand tu te mets à être autoritaire, toi, ça fait peur.

LE PERE : Qu'est-ce que tu veux, si on n'est pas communiste à vingt ans, à quel âge on le sera? Pas au nôtre, quand même!

ANTIGONE : C'est vrai? Bwana tout accepter? Oh, Négresse contente! (*Elle sort en chantant un Negro spiritual particulièrement gai*) Oh, when the saints... Oh, when the saints... go marching in...

LE PERE : Au moins, c'est arrangé. C'est ce que tu voulais, non? (*La mère a un mouvement de tête*) Pourquoi fais-tu : « hum, hum »?

LA MERE : Je ne fais pas « hum, hum ».

LE PERE : Si. Je t'ai entendu. Tu as fait “hum, hum”.

LA MERE : Mais non, voyons! Pourquoi aurais-je fait “hum, hum”?

LE PERE : Je te le demande. Pourquoi as-tu fait “hum, hum”?

LA MERE : Mais tu m'embêtes! D'abord, je ne fais jamais “hum, hum”. “Hum, hum”, je ne sais même pas ce que ça veut dire!

LE PERE : Ah, encore! Tu viens de faire “hum hum”.

Un temps très court où ils écoutent. On entend « Hum hum! ».

LA MERE : Ca vient de derrière le rideau!

La mère écarte le rideau. On découvre Josette pieds et poings liés, bâillonnée, et qui se déplace par bonds.

LA MERE : Josette!

LE PERE : Qui vous a fait ça?

Tous les deux se ruent pour la délivrer.

JOSETTE *après avoir pris une bonne bouffée d'air* : Aaaaaaah! Madame, monsieur, je vous en supplie, croyez-moi: ce n'est pas ma faute! Ce n'est pas moi qui me suis bâillonnée et ficelée comme ça, les mains dans le dos, je vous jure. C'est Mademoiselle Antigone. En début d'après-midi, elle est venue me trouver pour m'obliger à faire grève et comme je refusais, elle m'a traitée de briseuse de grève, de valet du Capital, de jaune... et de je ne sais quoi. Là-dessus, dans l'après-midi, je suis allée m'allonger pour ma sieste avant mon service sans me méfier, mais quand je me suis réveillée, je me suis retrouvée bâillonnée et ficelée sous mon lit. Oui, madame, sous mon lit! Puis mademoiselle Antigone est entrée dans ma chambre et m'a dit que j'étais dans une prison du peuple et qu'elle allait défendre mes intérêts de classe à ma place et elle est ressortie. Une fois seule, à force de gigoter, j'ai réussi à sortir de dessous du lit, à me lever et à venir jusqu'ici en sautillant par bonds, comme un kangourou. C'est épuisant. Pauvres bêtes! Je suis littéralement épuisée! Me transformer en kangourou, moi qui ai le mal de mer! Elle me rendra folle.

LA MERE : Asseyez-vous.

LE PERE : Prenez un remontant.

JOSETTE : Je m'assieds ou je prends un remontant?

LA MERE : Asseyez-vous pour prendre un remontant.

Il prend une des bouteilles posées sur la table et lui sert un verre.

JOSETTE : Merci.

Elle boit le verre qu'on lui tend cul sec, puis le remplit à ras bord et le vide à nouveau d'un trait.

JOSETTE : C'est fort! Qu'est-ce que c'est?

LE PERE : C'était du Whisky. 20 ans d'âge.

JOSETTE : Ah ! Ca a ce goût-là, le whisky? Ca fait dix ans que j'en sers et je n'en avais jamais bu. Je n'ai d'ailleurs jamais bu d'alcool. Mon Dieu, quelle épreuve! Je n'en peux plus. Resservez-moi, voulez-vous? (*s'allongeant sur le canapé.*) Mon Dieu, je me demande s'il ne faudrait pas que je retourne m'allonger. Sous le lit.

LA MERE : Ah non! Pas question, nos invités...

La sonnette de la porte d'entrée résonne.

LA MERE : ... sont là.

JOSETTE *se levant, déterminée* : Bien. Que Madame et Monsieur ne s'inquiètent pas, j'assurerai mon service. Comme tous les jours. Je suis une professionnelle.

LA MERE : Bravo, Josette.

LE PERE : Vive le Prolétariat!

Josette boit une dernière fois au goulot, se lève et va, légèrement titubante, ouvrir.

Tableau II Scène 3

JOSETTE *annonçant* : Monsieur et madame Doublond.

LA MERE : Ah Chers amis!

LE PERE : Roger, Maryline, toujours ponctuels. Comme au ministère!

Les femmes s'embrassent. Les hommes serrent la main des hommes et des femmes.

MARYLINE : Bonsoir, Valérie.

LA MERE : Eh bien, Josette, débarrassez monsieur et madame Doublond.

JOSETTE *qui commence à être un peu pompette* : Les débarrasser? De quoi?

LA MERE : De leurs manteaux, voyons!

JOSETTE *rigolant* : Ah oui. Pas de leurs puces! Suis-je bête!

Elle les débarrasse et sort en cherchant un peu son chemin.

LE PERE : Mettez-vous à l'aise.

MARYLINE : Ah! Mais vous avez repeint votre salon?

LE PERE : Oui, je me suis lassé du bleu Kandinsky. C'était un peu trop... mystique. J'ai opté pour un vert irlandais, plus... *outer limits*.

ROGER : Oui, c'est beaucoup plus... beaucoup moins...

LE PERE *qui n'écoute pas* : Exactement.

LA MERE : Vous aimez?

MARYLINE et ROGER *en chœur* : Beaucoup!

MARYLINE : Je voudrais avoir la même audace à la maison mais impossible, Roger est trop classique.

LE PERE : Ici, c'est l'inverse. Valérie doit me retenir tellement je suis... je suis...

LA MERE : menteur.

Josette revient, toujours les manteaux sur les bras. Elle hésite et, dans un mouvement d'humeur, finit par les jeter par terre devant l'entrée.

LA MERE : Servez-nous, voulez-vous, Josette.

Ils s'asseyent autour de la table basse du salon.

JOSETTE *se cognant contre la table basse et d'une voix pâteuse à Maryline* : Vous avez soif?

MARYLINE : Heu... Que... Je...

JOSETTE *marmonnant* : Qu'est-ce que vous voulez boire?

MARYLINE : Comment?

JOSETTE *criant* : Qu'est-ce que vous voulez boire?

MARYLINE : Ah! Un Whisky. Le Whisky de monsieur Barbouillet est toujours excellent.

LA MERE : Oui. En Whisky, il s'y connaît.

ROGER : Connaître les grands spiritueux ou les grands spirituels, c'est toujours de la culture.

Tous rient à ce bon mot.

JOSETTE *servant autant à côté que dans le verre* : Attention, c'est du fort!

LA MERE : Attendez, Josette, je vais servir moi-même. Allez chercher mademoiselle Antigone,

voulez-vous?

JOSETTE *effrayée* : Mademoiselle Antigone? Ce n'est pas prudent!

LA MERE : Je ne vous demande pas votre avis, je vous demande d'aller la chercher.

JOSETTE *sortant* : Si je reviens pas dans cinq minutes, il faudra venir me détacher.

MARYLINE : Comment va votre charmante fille?

LE PERE : Elle va. On ne sait pas trop où, mais elle y va.

(Rires. Josette hésite sur la direction à prendre.)

ROGER : Il faut bien que jeunesse se passe.

LE PERE *avec un soupir* : Et cest notre seule descendance.

JOSETTE *qui a entendu* : C'est déjà trop!

LA MERE : Et vous deux, toujours pas d'enfant?

ROGER : Trop pris tous les deux par notre travail.

LE PERE : Oh! Je ne voudrais pas être cause de... C'est si gentil des enfants!

MARYLINE : Rassurez-vous. C'est un choix. Et que nous assumons.

LE PERE : Le couple doit passer avant la carrière. Toujours le couple avant la carrière! Là-dessus, je suis intransigent. En tout cas, je me félicite d'avoir trouvé en vous des collaborateurs si dévoués.

MARYLINE : Nous avons conscience tous les deux de la chance qui nous est offerte de pouvoir travailler au rayonnement de la culture française auprès d'un grand ministre.

LA MERE : Arrêtez, vous allez le faire rougir au milieu du salon et après il va jurer avec le vert irlandais!

(Rires.)

Tableau II

Scène 4

Entre Antigone qui s'est changée, suivie de Josette, apeurée, qui se tient le plus loin possible d'elle.

JOSETTE *annonçant, ironique* : Voilà la descente de lit... heu... la descendance de Monsieur et madame! *(Pour elle.)* C'est pareil, ça vient toujours du lit.

ROGER : Ah ! Voilà la charmante Antigone.

On sonne à l'entrée.

LA MERE : Ce doit être Bernard. Josette, allez ouvrir.

JOSETTE *à voix basse à la mère*: Si madame veut bien me rappeler où se trouve la porte d'entrée?

LA MERE *la poussant discrètement* : A sa place habituelle, juste derrière le paillason.

Antigone sert la main des invités qui se sont levés. Josette va ouvrir. Bernard Cassette, un proche ami des Barbouillet, très légèrement efféminé, entre.

BERNARD : Bonsoir, tout le monde.

LE PERE : Ah! Bernard, tu as pu te libérer?

BERNARD : Oui, ils feront le bouclage du journal sans moi.

LE PERE : Tu connais les Doublond?

BERNARD : Tes précieux collaborateurs, bien sûr !

LE PERE : Bernard Cassette, le directeur du plus grand quotidien de gauche.

ROGER : On ne présente plus monsieur Cassette.

(Salutations.)

LA MERE : Un Whisky, Bernard?

BERNARD : Volontiers.

JOSETTE *servant* : Attention, il est traître.

BERNARD : Comment?

JOSETTE : Il est... Hic! Traître.

BERNARD : Figurez-vous que j'ai reçu ce matin une proposition d'article d'un jeune aspirant journaliste.

LE PERE : Ah?

BERNARD : Oui, et que tu connais bien.

LA MERE : Antigone!

BERNARD : Eh oui. Un article qui tire à boulets rouges sur le bizutage pratiqué à l'entrée d'une célèbre boîte à bac de la Capitale. C'est vraiment à se tordre.

ANTIGONE : C'est nul?

BERNARD : Non, non. Au contraire, il y a un vrai talent d'écriture, de la vivacité, très agréable à lire et, ma foi, assez efficace...

ANTIGONE : Mais?

BERNARD : Pour traiter un sujet, il ne faut pas se limiter à un seul exemple. Il faut faire un véritable travail d'enquête, des interviews, des comparaisons, une investigation. Bref, c'est un métier. *(Tendant un papier au père)*. Tiens, tu le liras, c'est quand même intéressant comme témoignage. *(A Antigone)*. Au fait, où en es-tu de tes études?

LE PERE : Elle a claqué la porte de Sainte-Rita après ce bizutage, justement.

BERNARD : Ah? Et... ?

LA MERE : Elle va retourner aux Beaux-Arts où elle avait été reçue. Elle avait renoncé de peur qu'apprendre quelque chose nuise à l'originalité de son talent.

ANTIGONE : Comment les profs des Beaux-Arts pourraient m'apprendre quelque chose? S'ils avaient du talent, ils ne seraient pas profs.

BERNARD : Ce n'est peut-être pas faux. Mais je n'y connais rien en art. Toi qui as fait les Beaux-Arts dans ta jeunesse, Valérie, qu'est-ce que tu en penses?

VALERIE : Oh! Le talent et la réussite ne vont pas forcément de pair. Van Gogh, de son vivant, n'a jamais vendu qu'un seul tableau et c'était à son frère, alors!

ANTIGONE : Ouais, mais Van Gogh n'a jamais été prof aux Beau-Arts. (*Rire de Bernard.*) Et puis, la plupart des élèves sont du même acabit que les profs, ils ne recherchent que leur approbation pour avoir de bonnes notes. Ce sont presque tous de futurs profs.

LA MERE : Ce n'est pas Antigone qu'on aurait dû t'appeler, c'est "Anti-Tout".

Rires.

ANTIGONE : Très drôle.

ROGER : Ah! L'intransigeance de la Jeunesse, c'est beau.

MARYLINE : On devrait tous rester comme on était à 18 ans. "Sincère et vrai comme l'eau de source au petit matin" comme a dit le grand poète indien Gorkanandamahi.

ANTIGONE : Pourquoi ? vous ne l'êtes pas?

MARYLINE : Quoi donc?

ANTIGONE : Sincère et vraie.

MARYLINE *riant* : Mais... je pense bien que je la suis.

ROGER : Nous le sommes tous ici, mais l'âge nous a appris à mettre aussi un peu de vin dans notre eau de source. Ah ah!

ANTIGONE : Votre poète indien n'a pas dit "Sincère et vrai comme de l'eau de source coupée de Saint-Emilion grand cru".

ROGER : Non, mais c'est de la poésie, et si on doit être pur et intransigeant en poésie, dans la vie...

ANTIGONE : Il faut être hypocrite.

ROGER : Non, ce n'est pas ce que je veux dire.

ANTIGONE : Donc, dans la vie, vous êtes, vous aussi, "Sincère et vrai comme de l'eau de source"?

ROGER *sans conviction* : Eh bien, mais... oui.

Un très court temps. Un début de gêne s'installe.

ANTIGONE : En conséquence, vous reconnaîtrez sans difficultés que vous, monsieur, vous êtes l'amant de ma mère et, vous, madame, la maîtresse de mon père.

LA MERE : Quoi?

LE PERE : Qu'est-ce que...?

MARYLINE : Comment?

ROGER *recrachant son whisky* : Nom d'un chien!

BERNARD : Ah ben alors, ça!

LA MERE *se levant* : Alors, c'était ça ces réunions qui n'en finissaient plus au ministère! Et celle-là qui répondait au téléphone toute haletante.

LE PERE : Mais dis-donc, (*Désignant Roger*) et celui-là que j'ai trouvé à la maison un mardi, en plein après-midi, quand j'ai raté mon avion pour Francfort!

ROGER *à sa femme* : C'est pour ça que son bureau était toujours fermé à clé de cinq à six, tu t'envoyais en l'air avec lui!

MARYLINE *à son mari* : Quoi? Tu as couché avec... avec cette liposucée bodybuildée?

LA MERE : Liposucée ?

MARYLINE : Oui.

LA MERE *à son mari* : Tu as couché avec cette paire de seins en plastique!

MARYLINE : En plastique?

LA MERE : Oui.

LA MERE (*à Antigone*) : Et d'abord, comment tu as appris ça, toi?

ANTIGONE *aussi éberluée que les autres* : Hein? Mais je n'en savais rien, moi! J'ai dit ça au pif.

BERNARD : Eh bien, c'est ce qu'on appelle un pif de journaliste!

ANTIGONE : Ce n'est pas ma faute si vous êtes aussi ridiculement prévisibles!

LE PERE : File dans ta chambre!

ANTIGONE : Avec plaisir. Amis de la poésie, bonsoir! (*Elle sort.*)

Tableau II

Scène 5

Les mêmes moins Antigone. Un silence gêné.

BERNARD *se levant* : Bien. Finalement, je crois qu'ils vont avoir besoin de moi au journal pour

la boucler, heu... pour boucler.

LE PERE : Non, reste ici. (*avec intention.*) Qu'il me reste au moins un ami.

LA MERE *à son mari* : Et ça dure depuis quand entre vous?

LE PERE : Voyons, Valérie, c'est d'un bourgeois!

LA MERE : Ca, je ne te le fais pas dire. Coucher avec sa secrétaire!

MARYLINE : Attachée de presse.

LA MERE : J'espère que vous êtes bien payée.

ROGER *se levant* : Bien. Monsieur le ministre, j'ai l'horreur, heu... l'honneur de vous présenter ma démission de chef de cabinet.

MARYLINE *même jeu* : Et moi celle d'attachée de presse.

LE PERE : Ah non! Pas en ce moment. Avec tous les gros dossiers en cours? Et l'exposition de ce grand artiste américain, samedi prochain!

ROGER : Mais cependant, il me paraît difficile dans les circonstances présentes de...

LE PERE : Non. Vous n'allez pas mettre en péril la réussite de ces dossiers pour...

LA MERE : Une histoire de cul.

LE PERE : Tout de suite les grands mots. Non, disons une histoire de...

LA MERE : De fesses?

LE PERE : Même pas! Une histoire de...

LA MERE : Jambes en l'air?

LE PERE : A peine.

LA MERE : Nous n'avons pas joué au football, quand même!

LE PERE : Nous avons... batifolé, voilà! Car en somme, il ne s'agit que d'un batifolage! N'est-ce pas, Maryline, que nous avons batifolé?

MARYLINE : Mais, certainement. Nous... batifolâmes.

LE PERE : De votre côté, Roger, je suis persuadé que vous batifolâtes également.

ROGER : Je batifolai, je batifolai.

LA MERE : Un batifolage qui a quand même duré six mois, tous les mardis de quatre à cinq.

LE PERE : Qui n'en reste pas moins un un *batifolage*, un *batifolage*, un batifolage! Et puis, entre adultes responsables, il me semble que... Qu'est-ce que tu en penses, Bernard?

BERNARD : Ah non, mon vieux, ne me mêle pas à ça. C'est déjà très gênant...

LE PERE : Mais non, ce n'est pas très gênant. Est-ce qu'on a l'air gênés, nous?

Ils ont tous l'air très gênés sauf Valérie, furieuse.

BERNARD : Ecoute: moi, je ne batifole pas.

LE PERE : C'est ça! Les folles ne batifolent pas, peut-être?

BERNARD *le prenant au collet* : D'abord, je ne suis pas folle! Je suis homo. Et ensuite, je n'ai rien à voir dans vos histoires de couples!

LE PERE : Eh bien, justement. N'ayant rien à voir dans nos histoires de couples, ton avis ne peut être que objectif. On t'écoute.

BERNARD : T'es bien un homme politique, toi! Tu as l'art de botter en touche. Qu'est-ce que tu veux que je te dise?

LA MERE : Vas-y, Bernard. Toi qui as eu la sagesse de rester célibataire, tu ne peux que nous donner un sage conseil.

BERNARD : Si je suis resté célibataire, ce n'est pas par sagesse, c'est parce que les femmes ne me disaient rien, c'est tout.

ROGER *amer* : Si vous aviez connues les femmes, c'est par sagesse qu'elles ne vous auraient rien dit.

LA MERE et MARYLINE : Merci!

LE PERE : Tu vis en couple, Bernard, et un couple, c'est un couple!

TOUS : Absolument!

BERNARD *énervé, ne sachant pas quoi dire* : Bon. Eh bien, si le batifolage n'a été que... batifolant, n'est-ce pas... Le mariage et le batifolage n'étant que les deux mamelles de la même femelle...(*Devant les regards furieux des femmes, il se reprend.*) Non, ce n'est pas ce que je voulais dire... si, d'un côté, les dossiers de Jacques sont si importants que ça et que, d'autre part... le mieux serait peut-être d'oublier tout ça, non?

LE PERE : Bravo! Il faut oublier. Hein? Retenez bien ça: il faut oublier. Ca, c'est la sagesse, hein?

LA MERE : Ben voyons. Le Dalaï Lama n'aurait pas dit mieux.

ROGER : En somme, vous pensez, monsieur le ministre que...

LE PERE : Je refuse votre démission ainsi que celle de votre femme, et je vous promets que mon bureau restera dorénavant ouvert de cinq à six, ouvert à deux battants.

Le Père tend la main à Roger qui la serre.

ROGER *souriant* : De mon côté, je vous promets d'être au ministère tous les mardis de quatre à cinq.

LA MERE *ironique* : Quelle chance nous avons, chère Maryline, d'avoir épousé toutes deux des hommes si raisonnables!

MARYLINE *gênée*: Oui. En effet, c'est remarquable.

LE PERE *plein d'entrain* : Allons, embrassez-vous toutes les deux. Après le batifolage, le rafistolage!

LA MERE : Excuse-moi, un autre jour. Aujourd'hui, cela aurait encore un petit air de partouze.

LE PERE : Valérie! Au nom de ce qu'il y a de plus sacré, au nom de ma carrière!

LA MERE : Ta carrière! Tu me trompes et tu penses d'abord à ta carrière!

LE PERE : Eh bien, justement! Cela te prouve que cette aventure n'avait aucune importance pour moi.

MARYLINE *entre ses dents*: Merci.

LA MERE : Eh bien, elle en a pour moi!

LE PERE : Oh, mais dis donc, j'en ai autant à ton service! Toi aussi, tu m'as trompé. Alors, un partout et balle au centre!

BERNARD *goguenard* : Ah ! Eh bien, finalement, c'est vrai: vous n'avez fait que jouer au football!

Les deux couples le fusillent du regard.

LE PERE : Alors, je te présente mes excuses, tu me présentes les tiennes, et on n'en parle plus, merde!

LA MERE : Tu t'excuses?

LE PERE *toujours énervé* : Mais oui! Je m'excuse. Je m'excuse platement. Ho là là!

LA MERE : C'est un plaisir de recevoir tes excuses. (*D'un ton volontairement désagréable*) Alors, moi aussi, « je m'excuse. Je m'excuse platement. Ho là là! »

LE PERE : Bon, et vous? Roger, Maryline, vous vous excusez l'un l'autre, j'imagine ?

ROGER : Ben, c'est à dire...

LE PERE : Ah, quand on travaille pour un ministre, son couple passe après! Je vous préviens! Je ne veux pas faire pression sur vous mais si vous ne vous excusez pas tout de suite l'un l'autre, je vous vire. Séance tenant! (*A Bernard, choqué*) Ben oui!

ROGER : Dans ce cas... Je... je m'excuse, Maryline.

MARYLINE : Je m'excuse, Roger.

LE PERE : Bravo! Ca, c'est de la conscience professionnelle!

ROGER : Et je m'excuse auprès de vous, aussi, M. le ministre.

LE PERE : Hein? Ah oui. Moi aussi, je m'excuse auprès de vous, Roger. Naturellemnt.

MARYLINE : Et moi auprès de vous, Valérie.

LA MERE : Toutes mes excuses, Maryline.

BERNARD *rieur*: Eh bien dites-donc, vous n'êtes pas juifs, mais c'est le jour du Grand Pardon

chez vous. C'est le Yom Kippour.

LE PERE : Eh bien voilà. Nous nous sommes tous excusé. C'est oublié. Nous avons fait preuve de grandeur d'âme! N'est-ce pas Bernard?

BERNARD : Certes! La solidité de vos couples force mon admiration. Et puisque nous en sommes à parler de ça, je voudrais solliciter votre avis sur le mien. Figurez-vous que ça ne va pas très fort en ce moment avec Julien. Il sort beaucoup et...

LE PERE : Excuse-moi, mon vieux, mais les couples homosexuels, je n'y connais rien.

BERNARD : Mais un couple c'est un couple! C'est toi même qui...

LE PERE : Eh bien, justement, tu as su nous donner de très bons conseils pour nos couples, tu n'as donc aucun besoin des nôtres.

TOUS : Absolument!

(Bernard, vexé, va bouder au fond de la pièce.)

LE PERE : Ah, et n'oubliez pas, mon petit Roger, de m'écrire mon discours pour le vernissage de samedi. Quant à vous, Maryline, je veux une couverture médiatique exceptionnelle pour cet événement, vous m'entendez : exceptionnelle! Tous les médias de la terre.

MARYLINE : Comptez sur moi.

ROGER : J'ai déjà un brouillon de discours à vous soumettre.

(Entre la bonne, complètement soûle.)

JOSETTE : Bon, alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain? Faudrait passer à table si vous voulez pas manger froid.

BERNARD : J'ai pas faim!

JOSETTE : Ah! En vous attendant, j'ai goûté le vin et... y en a plus. Faudrait que monsieur aille à la cave choisir une autre bouteille parce que moi, je vais me coucher.

NOIR

Tableau III Scène 1.

*Une salle d'exposition où trône une sorte de chevalet recouvert d'un voile rouge.
Les époux Barbouillet, Antigone, Roger le chef de cabinet, sa femme Maryline, Bernard le patron de presse, le paparazzi, puis l'artiste Andres Serrano,.*

MARYLINE *l'arrétant, revêche* : Hep hep hep! Si je comprends bien, mon petit ami, vous n'avez pas d'accréditation?

LE PAPARAZZI : C'est-à-dire que mon journal n'a pas eu le temps d'en faire la demande.

MARYLINE *méprisante* : C'est cela, oui. Et quel est le nom de votre journal ?

LE PAPARAZZI *après une courte hésitation* : Le New-York Times.

MARYLINE *ricanant* : Vous êtes américain?

LE PAPARAZZI : Non. Je suis son correspondant français. En fait, je suis photographe. Le Times m'a demandé au dernier moment de couvrir l'exposition parisienne du grand artiste New-Yorkais qui doit être décoré par le ministre de la Culture. Dans ma précipitation, j'ai oublié ma carte de presse au bureau et, le samedi, il est fermé. Nous avions prévu de faire la Une du New-York Times Magazine avec la réception qu'organise pour lui à Paris le ministre de la Culture français mais si vous pensez que ma présence n'est pas...

Il va pour sortir mais elle le retient.

MARYLINE *mielleuse* : Mais non, mais non! Restez, je vous en prie. M. Barbouillet sera ravi de faire la une du New-York Times Magazine, voyons! Prenez toutes les photos que vous voulez.

LE PAPARAZZI : Merci.

Le paparazzi prépare son appareil. Maryline se dirige vers le ministre.

LA MERE *à Antigone* : Toi, tu te tiens bien. Je ne t'ai amenée que parce que tu fais les Beaux-Arts!

ANTIGONE : Ca va. Je ne suis plus une gosse, je sais me tenir.

MARYLINE : Monsieur le ministre, j'ai le plaisir de vous annoncer que vous allez faire la Une du New-York Times, enfin du Magazine.

LE PERE : Le New-York Times Magazine? Bravo Maryline!

MARYLINE : Ca n'a pas été facile. Mais j'ai fini par l'obtenir.

LE PERE : Si je change de ministère, je vous garderai dans mon équipe.

MARYLINE : Merci, monsieur le ministre.

LE PERE : Rappelez-moi le nom de l'artiste que j'honore déjà? Il a un nom de jambon mais je n'ai pas retenu lequel.

BERNARD : Parme? Bayonne? Patanegra?

MARYLINE : Non. Serrano. Andres Serrano.

LE PERE : C'est ça, Serrano. C'est quoi la médaille que je lui remets déjà?

MARYLINE : Chevalier des Arts et des Lettres.

LE PERE : La Une du New-York Times Magazine, ça aurait mérité la Légion d'honneur, non?

MARYLINE : On peut encore changer.

LE PERE : Changez!

MARYLINE : J'envoie tout de suite un coursier!

Elle prend son portable et s'éloigne.

LE PERE : Votre femme est très efficace, Roger.

ROGER : Merci, monsieur le ministre.

LE PERE *en riant à l'intention de Bernard qui est gêné* : Elle est intelligente et c'est une bombe. Elle sera à sa place à mes côtés quand je serai à la Défense nationale. Ah ah... hum.

(Le père se rend compte de l'air contrarié de Roger et rengorge son rire. Bernard continue de sourire niaisement.)

ROGER : Elle a beaucoup travaillé sur cette exposition. *(Riant à ce souvenir.)* Elle voulait surtout éviter ce qui s'est passé à Barcelone.

LA MERE *les rejoignant* : Qu'est-ce qu'il s'est passé à Barcelone?

ROGER *au ministre* : Elle ne vous l'a pas dit?

LE PERE : Non.

ROGER : Le fameux Serrano y exposait. Une femme de ménage avait oublié son seau avec la serpillière dans la salle et l'émir du Qatar en visite a cru que c'était une oeuvre de l'artiste.

BERNARD *pouffant de rire* : Et il s'est extasié devant le seau et la serpillière?

ROGER : Non seulement ça, mais il les a achetés.

LE PERE : Non?

ROGER : Si. Cinquante mille dollars.

TOUS : Non?

LA MERE : Mais personne ne l'a détrompé?

ROGER : Personne n'a osé. L'émir tient absolument à passer pour un grand connaisseur de l'art moderne. Cela aurait fait un scandale diplomatique.

BERNARD : Et qu'a fait Parme, Bayonne, heu... Serrano?

ROGER : Il a signé le seau et la serpillière. Que voulez-vous qu'il fasse?

LE PERE : Incroyable! Il n'est pas question qu'un scandale pareil se passe ici!

ROGER : Rassurez-vous. Il n'y pas d'émir en vue et Serrano n'expose plus qu'une seule oeuvre à la fois. Il se veut un artiste rare.

BERNARD : Et tout ce qui est rare est cher, c'est bien connu. Et qu'est-ce qu'il exposait comme oeuvres, ce génie, à Barcelone?

ROGER : Des photos de cadavres.

BERNARD : Charmant.

LA MERE : Maryline est bien sûre que c'est une oeuvre de Serrano qui est derrière le voile, au moins?

ROGER : Pas de danger. Elle vient encore de vérifier il y a cinq minutes. C'est bien du Serrano.

Pur jus, a-t-elle dit. Du Serrano pur jus.

LE PERE : A propos, qu'est-ce qu'il fiche celui-là ? Il n'est pas encore arrivé?

BERNARD : Les artistes, mon cher, sont toujours en retard. C'est bien connu.

LE PERE : Oui mais j'ai l'air de quoi, moi? Je suis quand même ministre! Au fait, il parle français au moins parce que mon anglais...

ROGER : Aussi incroyable que ce soit, il parle français. Enfin, il le baragouine, comme l'espagnol et l'allemand. A force de vendre ses oeuvres à travers le monde, n'est-ce pas....

LE PERE *fouillant ses poches* : Où sont les notes que vous m'avez préparées, Roger ? S'il comprend le français, il ne faut pas que je dise de bêtises. Il faut que j'ai l'air de connaître son oeuvre..

ROGER : C'est Maryline qui les a.

LE PERE : C'est vrai.

BERNARD : Et voilà le Léonard de Vinci des morgues!

Entre Maryline accompagnée de Serrano, habillé de façon excentrique, genre Karl Lagerfeld.

MARYLINE *présentant* : Voici monsieur Serrano, monsieur le ministre.

LE PERE : Very glad to see you; mister Serrano.

SERRANO *avec un très fort accent américain* : Toute le réciproque est pour moi, monsieur le ministre de Culture. Je merci vous pour le subvention de mon travail.

LE PERE : C'est un plaisir et un honneur pour nous. Vous êtes un artiste tellement... tellement... *(Il jette un coup d'oeil à ses notes accrochées dans le dos de maryline.)* contemporain.

SERRANO : What?

LE PERE *(à Maryline)* Comment on dit « contemporain » en anglais?

MARYLINE *avec l'accent américain* : Contemporain?

SERRANO : Oh yes. Contemporary. Tout ma vie j'ai été... heu... con-tem-porain, et j'ai compte rester contemporain jusqu'à mon mort. Au moins.

LE PERE : Nous avons hâte de découvrir votre dernière oeuvre.

SERRANO : Moi aussi. *(Regardant sa montre)* Je dois prendre le flight at 11 p.m. for Berlin. Je dois avoir décoré de la croix de... je ne sais quel. Une germaine connerie.

LE PERE *pincé* : Ah mais... Nous ne voudrions pas vous mettre en retard.

SERRANO : Vous allez voir votre subvention servie pour un art très... *con-tem-pourien!* Absolument *contempourien*.

LE PERE : Je n'en doute pas une seconde.

SERRANO : One, twoo, three!

Serrano a enlevé le voile qui recouvrait son oeuvre. On découvre un crucifix baignant dans un liquide dans un vase transparent. Tout le monde applaudit.

TOUS : Bravo, bravo! Très fort! Beaucoup de talent! Etonnant! Nouveau ! Dérangeant! Révolutionnaire! Courageux! Inouï! Pertinent! Nécessaire! Salubre! Audacieux! Performant!

LE PERE : Non! (*Tous se taisent dans l'attente de l'oracle.*) Contemporain.

TOUS : Contemporain. Contemporain. Contemporain.

LE PERE : Et...(même jeu.) Innovant!

TOUS : Innovant. Innovant. Innovant.

LE PERE : Non! (*même jeu.*) Outer limits! Oui, tout simplement, totalement, et définitivement outer limits!

TOUS : Outer limits! Outer limits! Outer limits!

ANTIGONE *posément*: Ouais, joli. Mais qu'est-ce que c'est?

LA MERE : Eh bien, tu le vois : un crucifix.

ANTIGONE : Je vois bien un crucifix mais il trempe dans quoi?

SERRANO : Ah! Le voilà le bonne question! Bravo, demoiselle! Devinez! Devinez!

ANTIGONE : De l'eau de source?

LE PERE : De l'eau de vie?

Au comble de la joie, Serrano fera à chaque fois "non" de la tête.

LA MERE : Du champagne ?

MARYLINE *gloussant* : De la limonade?

BERNARD : Du parfum peut-être?

SERRANO : No, no, no. Approche monsieur ministre de Culture et sentissez. Sentissez!

M. Barbouillet s'approche et hume. Il fait aussitôt la grimace.

LE PERE : Mais ça sent le... l'urine!

SERRANO *au comble de la joie* : Yes! De la pisse ! My own piss à moi! L'oeuvre elle s'appelle "Christ Piss". C'est the american gouvernement qui a donné subvention : sixty thousands dollars. Avec les forty-five thousands euros de french gouvernement je ferai encore une oeuvre plus forte, plus outer limits!

ANTIGONE : Oui. Pourquoi pas une caricature de Mohammed trempé dans du caca? Vous pourriez demander une subvention à l'émir du Qatar.

LA MERE : Antigone!

SERRANO : Non. Mon oeuvre dénonce avec courage la hypocrisie du Vatican. La industrie du pape, cet gourou de secte millionnaire! Ce collaborateur fasciste! Ce Al Capone pédophile! Les

cloches de Rome feront pas taire moi, quoi qu'il coûte! Je ne suis pas peur de Francis!

LE PERE à *Maryline* : Francis?

MARYLINE : Le pape François.

LE PERE : Ah.

SERRANO : I fuck pope Francis! I fuck you, the nazi pope!

LA MERE *applaudissant* : Voilà, un ardent défenseur de la laïcité!

MARYLINE : Un artiste engagé.

BERNARD : Jusqu'au boutiste.

ROGER : Radical.

BERNARD : Et même... radicalement jusqu'au boutiste!

LE PERE : Non! (*Silence général. Le père réfléchit intensément puis, à bout d'inspiration, sur le ton de l'évidence.*) Outer limits.

TOUS : Outer limits. Outer limits. Outer limits.

Le père colle discrètement ses notes dans le dos de Maryline pour mieux les lire.

LE PERE *lisant* : Ainsi que... viscéralement dérangeant. (*Récitant presque*) En effet, cher monsieur Serrano, votre oeuvre s'inscrit dans la droite ligne de ce que fait au théâtre l'italien (*Il se penche un peu pour lire le nom.*) Roméo Castellucci. En effet, ce grand dramaturge montre lui aussi le visage du Christ. Mais il va encore plus loin car il le montre, alors que des billets de banque sortent de sa plaie de côté, le visage souillé d'excréments de vieillard incontinent. Il ose même l'odeur dans la salle! Lui non plus n'a pas peur de choquer, avec sa pièce si forte intitulée : "Picnic Golgotha" Son théâtre, si nécessaire, se veut en effet un art cruel. Alors qu'avant lui, le théâtre était un art si... théâtral!

SERRANO *de plus en plus fâché qu'on parle d'un autre que lui* : Le théâtre c'est des noisettes. Nuts, nuts, and nuts!

LE PERE : Roméo Castellucci dit que ce n'est pas l'homme qui a péché mais Dieu. C'est très profond.

TOUS : Très profond. Très profond. Très profond.

LE PERE : Castellucci est un très grand artiste, sans doute le plus grand artiste contemporain...

SERRANO *éclatant* : Je me fous de Roméo Castellucci! I fuck him! Il a tout copié à moi, dearty bastard! Roméo Castellucci, c'est de la merde! Il est un nul, un... un... escroc! Pourquoi vous parlez à moi de Roméo Castellucci, mister Barbouze? Qui est en l'honneur ici? Roméo Castellucci ou *me*?

LE PERE : Hein? Mais je...

MARYLINE : Monsieur Serrano, voulez-vous prendre une petite collation?

SERRANO : Pas petite collation! une grosse subvention, tout de suite, en cash, et je vole à Berlin et je vole à Barcelone!

ANTIGONE : Berlin, Barcelone? Vous volez un peu partout.

LA MERE : Antigone!

MARYLINE *remettant la médaille au ministre* : Monsieur le ministre vous remet la Légion d'honneur et je vous accompagne à l'aéroport.

LE PERE *se dépêchant de sortir la décoration* : Monsieur Serrano, je vous fais mes plus plates excuses. Je... Je ne...

SERRANO : Allez, vite, le *merdaille*, le cash, et je partis..

M.BARBOUILLE *perdant ses moyens* : D'accord. Merci, monsieur Castellucci... heu, Serrano!. Monsieur Serralucci. Par les pouvoirs qui me sont *confectionnés, confédérés*, conférés, au nom du *Prédisent*, Président de la République, j'ai l'honneur de vous remettre...

ANTIGONE *calmement* : Monsieur Serrano?

SERRANO : What?

LE PERE : La Légion...

Antigone lui renverse le vase rempli d'urine sur la tête.

LE PERE : Horreur!

SERRANO : My God! Witch you ! Dearty Bitch! (*Défaillant*) My heart! My hearth! I'll die! I'll die! Help! Help!

MARYLINE *le raccompagnant précipitamment* : Monsieur Serrano, monsieur Serrano! Du calme, monsieur Serrano!

SERRANO *revenant sur eux* : My money! My money! My money!

LA MERE *hurlant* : Antigone!

SERRANO *s'en allant* : My God! My God! My God!

LE PERE : Antigone!

LE PERE ET LA MERE *hurlant en chœur* : Antigone!

NOIR

Tableau IV
Scène 1

Chez les Barbouillet. Antigone est sagement assise sur le canapé. Ses parents sont debout.

LE PERE : Bravo, c'est du propre! Tu te rends compte de ce que tu as fait? Tu veux ruiner ma carrière ou quoi?

LA MERE : Antigone, tu m'avais promis!

LE PERE : Ah, je l'ai eue, oui, ma Une du New-York Times! Et pas celle du magazine, non, la Une du quotidien, s'il vous plaît! "Voilà comment on honore un de nos plus grands artistes : le ministre français de la Culture pisse sur le génie américain" ils titraient! Avec la photo en première page. Toute la presse nationale et étrangère, on a eu. Un scandale international. Je suis connu du monde entier, merci!

LA MERE : Il y a peut-être moyen d'arranger ça, de présenter les choses...

LE PERE : Comment veux-tu présenter les choses quand on te verse un pot de pisse sur la tête? Dire que c'est un honneur national? Une vieille coutume française? Une gauloiserie rigolote? « C'est du Serrano pur jus! » disait Maryline. « Pur jus » c'est le cas de le dire!

LA MERE : Quelle idée aussi de faire des oeuvres pareilles? « S'il avait eu dix ans, ce Serrano, c'est pas la Légion d'honneur qu'il aurait reçue, c'est une baffé.

LE PERE *montrant sa fille* : Tu ne vas quand même pas la défendre?

LA MERE : Non, bien sûr. Antigone, tu es insupportable!

LE PERE : Le savon que je te passe n'est rien à côté de celui que m'a passé le Premier ministre, ce matin, rien. (*A sa femme.*) Il a été très clair, lors du prochain remaniement ministériel, je saute. Il ne m'a même pas laissé m'asseoir. Il hurlait comme un boeuf à qui on arrache les sabots. Il m'a dit que j'étais la plus grande honte de la politique française depuis Attila!

LA MERE : Depuis Attali.

LE PERE : Non, Attila. Moi qui visais la Défense ou l'Intérieur! Je suis fini, fini. (*Il tombe assis et se prend la tête dans les mains.*) Je vais devoir chercher du boulot. A mon âge, tu te rends compte? Mais je ne sais rien faire, rien.

LA MERE : Tu as des amis, des connaissances.

LE PERE : Oui, Bernard Cassette. Il me prendra peut-être comme garçon de course pour son journal. Je sais faire du vélo.

LA MERE : Tout n'est peut-être pas perdu... En politique, tu sais...

LE PERE : Tu parles! Maintenant, je suis aussi ministrable que DSK au ministère des droits de la femme.

On sonne à la porte.

LA MERE : Qu'est-ce que c'est?

LE PERE *accablé* : Les flics, les flics américains.

LA MERE : Josette, allez ouvrir!

LE PERE : Ils viennent m'arrêter. Le Premier ministre va m'extrader. Ils vont me faire faire la marche de la honte devant les télévisions du monde entier. Je vais finir à Sing-Sing. Ils n'ont pas eu DSK, ils vont se venger sur moi. Je vais mourir de vieillesse sur la chaise électrique.

Tableau IV
Scène 2.

EXTRAIT D'ANTIGONE BARBOUILLET DE GERARD BAGARDIE